

# Feu la nuit

Laura Tirandaz

## *Prologue*

- Dans une de ces maisons en crépi, avec une petite véranda devant, un genre de porte-fenêtre.
- Elle se ressemblent toutes, avec la même couleur, coquille d'œufs.
- Des niches devant, parfois des jouets abandonnés...
- Les enfants ont grandi oui...
- Ou ils n'ont pas rangé leur bordel.
- Des maisons cadénassées, une seule place de parking.
- Des maisons à divorce.
- Le quartier commence à changer, les gens partent.
- Le portail est ouvert, elle n'a pas rentré complètement la voiture.
- Elle ne sort pas, reste immobile.
- Quelques flocons tombent encore des arbres.
- Elle a les mains sur le volant, la portière ouverte.
- Il ne neige plus sur la colline mais ça ne fond pas encore.
- La neige tout le long du chemin, sur les buissons, les boîtes aux lettres.
- Elle a baissé la tête, les cheveux emmêlés.
- Sa fille la regarde.
- Elle est dans la maison et regarde sa mère qui bouge à peine.
- Elle se dit que demain ce sera verglacé et qu'il faudra sortir de la maison à petits pas. Ne pas tomber, ne pas glisser, essayer du moins.
- Elle est encore toute jeune, très brune, une petite silhouette derrière une vitre.
- Elle regarde sa mère dans la voiture, attend de voir si elle se décide à en sortir.
- Tout ça se passe en janvier, février ; après les fêtes c'est sûr.
- C'est la dernière neige qu'on verra cet hiver.
- La mère et la fille habitent seules dans cette maison, presque semblable aux autres.
- Une de ces maisons en crépi où naissent les plus grands traîtres, ceux qui rêvent de mettre le feu à

la balançoire, au portail électrique.

- Putain de portail électrique qui se ferme mal.

- Il grésille et reste un peu ouvert.

- La fille le répare souvent.

- Le portail ouvert ou fermé les voisins peuvent les voir, voir cette maison où elles ne sont plus que deux, l'allée, le jardin à l'abandon.

- Voir la mère démarrer bruyamment, rentrer tard ou tôt comme ce jour-là, voir sa fille l'attendre, laisser la lumière allumée.

- Elle détourne les yeux, elle allume le gaz et attend l'odeur du café qui aidera sa mère, qui les aidera l'une et l'autre à commencer cette journée.

- Le ciel est blanc, laiteux, on ne saurait dire l'heure.

- Il y a des traces d'eau sur la neige, elle commence déjà à s'abîmer.

- La fille regarde sa mère dans la voiture et se dit qu'il y a un moment où il faudra la chercher. Il faudra prendre soin d'elle, la protéger du froid.

- Rentrer sa colère.

- Il reste peu de temps avant de partir, avant de quitter les crépis et les neiges sales.

**Nina** : Maman... (*Un temps.*) Relève-toi. (*Un temps.*) Maman...

**Mère de Nina** : Qu'est-ce que vous avez tous à m'emmerder aujourd'hui ?

- On suit le vol d'un oiseau, on tord le cou pour le voir s'évader. Là où le regard de la fille se perd souvent, près d'un lac entouré d'une petite forêt.
- Il y a un grillage le long de la route. Les arbres laissent passer la lumière quand le soleil se couche.
- L'oiseau vole au-dessus du lac, son reflet s'approche... Les deux oiseaux s'embrassent, se séparent.
- Après les premières sécheresses, deux îles sont apparues, hérissées de buissons.
- Dans le parc autour, il y a des pistes à vélo, traversées de racines.
- La nuit est en train de tomber... La plage, tout en nuances de gris.
- L'arrêt de bus est souvent désert, il y a de moins en moins de passage.
- La fille quitte la fenêtre, sa mère l'appelle.
- Sur la plage, il y a une petite lumière, fragile et clandestine.
- Un garçon trouve un tas de vêtement, il dirige la lampe vers le lac. Il cherche quelqu'un qui ne se décide pas à apparaître, à remonter. L'eau noire s'est refermée sur lui comme un couvercle.
- Il fait demi-tour, s'éloigne de la plage. Il ouvre le cadenas d'une porte, entre dans un petit cabanon en bois, une vieille remise isolée par l'hiver.
- A l'intérieur, quelques cartons entourés de plastiques, des couvertures posées à terre.
- Il regarde par la fenêtre, voit un autre garçon, nu, les mains devant la bouche, le dos enroulé.
- Il vient de sortir de l'eau, retrouve ses vêtements sur les galets.
- Il perd l'équilibre et marche lentement, les pieds fragiles.

(...)

*Artavazd s'habille et entre dans le cabanon.*

**Victor** : Si tu te mets maintenant à dormir ici, ils vont tout trouver, toi, moi, les boîtes qui attendent leur client, la totale, ils trouveront tout. Et même si on a bientôt plus rien, je ne veux pas qu'ils s'approchent de nous. Je ne veux plus me battre. Alors personne ne doit venir ici... Oui un jour elle est venue ici c'est vrai... J'ai fait vite et puis elle est partie loin, avec quelque chose que je ne veux pas et dont je ne veux rien savoir.

**Artavazd** : Linda.

**Victor** : Ça fait longtemps que tu dors ici ?

**Artavazd** : Je me repose parfois. J'ai rêvé de Linda avec ses ongles blancs, très blancs, dommage qu'elle ait dû partir.

**Victor** : Ça arrive.

**Artavazd** : Les femmes se mettent à migrer comme les oiseaux, elles s'envolent et quittent le lac, quittent la ville, le pays natal, et il reste ici que la petite barque assez grande pour deux... Un jour quelqu'un pourrait se noyer en traversant.

**Victor** : Je préfère que les gens se noient plutôt qu'ils viennent ici. Avec tous ceux qui nous regardent de travers.

**Artavazd** : C'est parce qu'on est beaux qu'ils sont jaloux.

**Victor** : Depuis quand tu dors ici au lieu de compter les cartouches ?

**Artavazd** : Je nourris les oiseaux, un peu de pain sec. Ils se battent, se volent les miettes. Un animal quand tu lui donnes à manger, il fait comme si tu allais lui reprendre... C'est un peu la même chose pour nous non ?

**Victor** : Tu as ouvert une autre boîte ? Mais t'es pire que les chiens, y a déjà une boîte ouverte et toi tu vas prendre les clopes dans la boîte neuve !

**Artavazd** : On n'aura pas d'autres arrivées alors il faut bien fumer... Toutes ces cigarettes tournées par des petites mains, qui traversent la moitié du monde pour arriver dans ta bouche, ta jolie bouche de joli Victor qui aime le travail bien fait. Et le client, il fumera, quoi que tu lui colles dans le bec, il fumera, les routes de chez moi et les traversées des bateaux clandestins. Et la fumée ira caresser les camions des routiers ou les murs des belles maisons.

**Victor** : Fume les boîtes déjà ouvertes. T'as des manières de gosse de riches et un vélo de miséreux.

**Artavazd** : Je suis le moins payé de vous tous.

**Victor** : Parce que tu livres moins vite.

**Artavazd** : Je regarde le paysage.

**Victor** : Arrête de narguer les autres, c'est pas parce que t'as moins à perdre que tu vaux mieux.

**Artavazd** : Moi aussi tu me manqueras.

**Victor** : Sèche-toi plutôt les cheveux, espèce de cinglé.

**Artavazd** : C'est pour toi que je suis revenu, j'ai eu l'impression que tu m'appelais. Il fallait remonter à la surface pour te revoir...

**Victor** : Je comprends pas ce que ça t'apporte d'aller au fond. Y a rien au fond du lac, rien, on le sait, on a assez plongé là-dedans.

**Artavazd** : C'est pour toi que je suis revenu, que ça te plaise ou pas.

**Victor** : Mais arrête ça ! C'est à cause de ce genre de conneries qu'on en est là ! Tu emmerdes les gens en disant des trucs pareils et après c'est moi qui doit me battre ! Tu cherches les coups ou quoi ? Déjà qu'il ne reste plus rien à vendre et puis toi tu te ballades toujours comme si t'étais le châtelain du coin.... Qu'est-ce que j'ai à me coller avec des gens pareils...